



THE FLAMING LIPS

U.F.O.S At The Zoo

(WEA/IMPORT)

Pour qui n'a jamais eu l'occasion de découvrir sur scène les flamboyants Flaming Lips, *U.F.O.S At The Zoo* est un parfait aperçu de leur incomparable puissance scénique (que ne parviennent pas à atteindre les pourtant spectaculaires The Go! Team et I'm From Barcelona). Emmené par cet allumé de Wayne, véritable savant fou de la pop, le quatuor américain retourne chez lui, Oklahoma City (!), pour un show comme lui seul en a le secret. Les prestations des Flaming Lips sont à l'image de leur musique : baroques, absurdes et souvent folles. Ces hommes transforment systématiquement leurs concerts en spectacles costumés, où volent ballons géants et confettis et où tout se termine en une transe collective et orgasmique. Entouré d'une armée d'extra-terrestres, Wayne Noël, suppléé par une horde de Captain America, Wayne et ses collègues Michael Ivins et Kliph Scurlock descendent d'un vaisseau spatial (merci John Edginton) et entonnent l'époustoufflant *Race For The Prize*. Le public s'envole vers le septième ciel pour n'atterrir, fourbu, que deux heures plus tard au son de *Yoshimi Battles The Pink Robots*, *The Yeah Yeah Yeah Song*, *The W.A.N.D.*, *She Is Jelly* ou *Do You Realize?* *U.F.O.S At The Zoo* démontre, s'il était encore besoin, le génie créatif de Wayne Coyne, improbable croisement entre Syd Barrett, George Clinton et Frank Zappa. Cependant l'ajout de pastilles, anecdotiques, sur les coulisses démentement casse quelque peu le rythme du concert. Mais ce n'est qu'une goutte dans un océan d'extase... YANN VALENTIN *****

JUNKIES

Revisited

(SONY/PIAS)

Pour renforcer leur image de "groupe d'un seul album", les Cowboy Junkies fêtent les presque vingt ans de leur classique *The Trinity Sessions* (1988). Enregistré à Toronto, en une seule journée dans l'église de la Sainte Trinité à Toronto, le disque alternait des versions additionnelles, reprises et compositions originales dans une ambiance intimiste, avec une sonnerie particulièrement remarquable (apparemment avec un seul micro). De retour dans leur ville natale en 2006 pour y réenregistrer l'album, les Canadiens ont invité Ryan Adams, Vic Chesnutt et Natalie Merchant pour revisiter dans leur ordre initial ces chansons magiques et nous les offrir en un simple coup d'œil à la scénographie en dit long sur ce qui est devenu un classique : les musiciens sont installés en cercle derrière une forêt de micros, mis en lumière par un éclairage très léché, dans une ambiance à la fois chaleureuse et recueillie. D'amples plans de caméra ne ratent rien de l'événement. La fragilité de l'enregistrement originel a été remplacée à un professionnalisme consommé. Pour atténuer cette impression un peu papier, les réalisateurs ont conservé les conversations des musiciens entre les chansons. Tiens, le dialogue était vraiment bon. Vic tire son chapeau à Ryan pour sa performance vocale. Et de se complimenter les uns les autres puisque *Trinity Revisited* est un superbe album de folk soyeux, porté par la voix toujours aussi envoûtante de Margo Timmins. Vic et Natalie, notamment sur *I'm So Lonesome I Could Cry*, Ryan Adams et Natalie Merchant y contribuent merveilleusement bien et apportent chacun un peu de leurs fêlures. Des grains de voix et des sourires avec bonheur enrayent les rouages d'une machinerie parfois un peu trop bien huilée. YANN VALENTIN *****

RAMONES

It's Alive 1974-1996

(WARNER VISION)

"Enfin !", vont s'exclamer les fans des Ramones. Il était grand temps qu'un document rende dignement hommage à ces incomparables maîtres du laconisme. Bien que raillée et déconsidérée à ses débuts par une critique qui la jugeait "imbécile", la musique frontale et violente des New-Yorkais – qui, mine de rien, avaient précédé les Anglais et inventé le punk –, résonnera autrement aux oreilles des jeunes Américains, trouvant en elle un exutoire à la mesure de leurs trop nombreuses frustrations au pays de Ronald Reagan. Peu dérouterés par la forme, peut-être aussi avaient-ils mieux perçu dans les compositions lapidaires du groupe la qualité mélodique qui leur venait en droite ligne du bon vieux rock'n'roll des années 50. Difficile de ne pas penser à Buddy Holly quand on les voit en 1980, à la BBC, délivrer les imparables *Rock'n'Roll Highschool* et *Do You Remember Rock'n'Roll Radio*. Droits dans leurs Levi's râpés et déchirés, c'est sans jamais tomber dans la surenchère d'éclairage et de mise en scène, que, campés devant un éternel mur d'amplis Marshall pour tout décor, les Ramones assènent une sacrée brochette de titres trop facilement mémorables pour les priver d'une appellation pop (il serait d'ailleurs curieux d'entendre ce que de "jolies" versions de leurs chansons pourraient bien donner). *It's Alive 1974-1996* retrace donc de façon exhaustive le parcours scénique du groupe, de ses hésitantes premières prestations au CBGB'S et au Max's Kansas City en 1974, à celles, monstrueuses, de 1982 et 1988 dans de grands festivals, en passant par le foudroyant, imparable et mythique concert du nouvel an 77-78, à Londres (dommage que l'on n'ait droit qu'à vingt-six minutes). On ressort de ces cinq heures de visionnage d'autant plus convaincu de l'influence fondamentale que les Ramones ont exercé sur le rock tout court et sur les Sex Pistols en particulier. Indispensable. MARC GOURDON *****



JOHN EDGINTON

The Pink Floyd And Syd Barrett Story

(MVD VISUAL)

Deux ans de carrière, un album légendaire (*The Piper At The Gates Of Dawn*, s'il fallait le préciser), une poignée d'albums solo et une plongée irréversible dans la folie auront transformé Syd Barrett en mythe absolu. Ce double Dvd s'attache au destin de cet être torturé et énigmatique. Son cœur est un passionnant (et très court) documentaire de 45 minutes agrémenté, en bonus, des interviews complètes des membres de Pink Floyd et de reprises de compositions de Barrett par Robyn Hitchcock (ex Soft Boys) et Graham Coxon (ex Blur). *The Pink Floyd And Syd Barrett Story* dresse un portrait bouleversant d'un garçon, fragile, déjà au bord du gouffre alors que son groupe commençait à peine à connaître le succès en 1967. Syd Barrett est de tous les plans, mais on ne l'entend jamais parler. Juste interpréter ses chefs d'œuvre délicats, tordus et faussement naïfs comme *Arnold Layne* et *See Emily Play*. C'est un spectre. Un spectre au regard d'une intensité stupéfiante. Un regard qui transperce l'écran et vous glace le sang. Tant de détresse et d'énergie à la fois ! Roger Waters, David Gilmour, Nick Mason et Rick Wright ont bien du mal à masquer leur émotion en se remémorant leur complice. C'est même le dernier point commun qui leur reste, eux qui ont petit à petit transformé Pink Floyd en caisse enregistrée cosmique et se sont déchirés entre eux pour la garde du nom du groupe. Mais l'amour qu'ils éprouvent pour leur ami perdu est sincère et toujours intact. Syd Barrett est l'un des nombreux martyrs de la pop, cette machine à broyer les talents. Ce révolutionnaire malgré lui est le symbole d'une époque révolue, pleine d'espoir et d'innocence. Époque qui s'achèvera quinze ans plus tard avec le désespoir d'un Ian Curtis. YANN VALENTIN *****

BABYSHAMBLES

Up The Shambles – Live In Manchester

(EAGLE VISION)

Down In Albion (2004), le très recommandable premier album de Babyshambles, portait déjà mal son titre et c'est en toute logique que ce concert bancal et bâclé, enregistré à la même époque, sort aujourd'hui sous le titre ronflant de *Up The Shambles*. Ça, le sommet des Shambles sur scène ? Franchement, même si l'indolence est à Pete Doherty ce que la nudité est à Kate Moss – un don du ciel savamment cultivé –, on ne peut que crier à la grande escroquerie (du rock'n'roll)... Tout le monde le sait, le trublion d'Albion vient enfin de livrer LE chef d'oeuvre à la hauteur de sa légende (*Shooter's Nation*) et certains comptent bien tirer profit de cette actualité, au risque de publier un concert qui ne fait que ternir son image. Minable. On pourra bien sûr se consoler ici de la présence de Dot Allison sur six titres, de la bonne forme du groupe (mention spéciale au guitariste) et de versions renversantes des inusables *Fuck Forever*, *Killamangiro* et *Wolfman*, mais que faire de tout cela quand le maître de cérémonie se contente du minimum syndical ? À la façon d'un Kurt Cobain incapable de donner une version satisfaisante de son tube *Smells Like Teen Spirit*, Doherty singe Sid Vicious sur la scène du Ritz de Manchester en ce morne soir de septembre 2004. Et si les récents événements ont prouvé qu'il était capable du meilleur sur disque, le Dvd qui témoignera de ses talents de performer reste à paraître... RENAUD PAULIK *****